

Une figure autoriale dans le commentaire grammatical ?

L'exemple de Servius

Pulling back the curtain on the author behind the grammatical comment Servius

Muriel Lafond

Volume 43, Number 2, Summer 2012

Déclinaisons du commentaire

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1014723ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1014723ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département des littératures de l'Université Laval

ISSN

0014-214X (print)

1708-9069 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Lafond, M. (2012). Une figure autoriale dans le commentaire grammatical ? L'exemple de Servius. *Études littéraires*, 43(2), 13–27.
<https://doi.org/10.7202/1014723ar>

Article abstract

While grammatical comment is not a genre per se, it is governed by traditional rules that give a certain patina of sameness to the various examples we can now compare. Can such a set category of writing cast a light on the author ? Can such comments teach us what the author was like and how he viewed his role as a scholiast ? This article seeks to answer these questions through Servius' comments on the works of Virgil. Here, we compare these comments to other such works – including the *Servius Danielis* – in the hope of identifying those essential traits of the famed *Grammaticus*.



Une figure autoriale dans le commentaire grammatical ? L'exemple de Servius

MURIEL LAFOND

Si le commentaire grammatical ne constitue pas à proprement parler un « genre » chez les Latins, il se voit néanmoins régi par des règles issues d'une tradition qui remonte à l'exégèse grecque. Ainsi que l'a noté Denis van Berchem à propos de textes antiques consacrés à Virgile, « de même que la science grammaticale des Latins est une adaptation de celle des Grecs, les commentaires virgiliens reflétaient, eux aussi, dans une large mesure, les commentaires consacrés aux œuvres correspondantes d'Homère, d'Hésiode, d'Apollonius et de Théocrite¹ ». C'est en effet au III^e siècle av. J.-C. que Zénodote, premier conservateur de la bibliothèque d'Alexandrie, établit le texte homérique et proposa une méthode d'explication de cette œuvre, même si la démarche d'exégèse hellénistique s'imposera un siècle plus tard à Rome grâce à l'école de Pergame, en la personne de Cratès de Mallos. « S'imposer » est bien le mot, car il suffit d'ouvrir un recueil de scholies grecques et de le comparer à un commentaire grammatical latin pour se rendre compte de leur similitude dans la forme même de la notice, et ce, dès la présentation du lemme². La structure interne de la scholie, que l'on trouve parfois sous forme de *quaestio*, est là encore issue en droite ligne de la pratique grecque. On lit ainsi dans la *Poétique* d'Aristote³ des conseils pour élucider le problème posé par le texte d'étude, pour obtenir une résolution, la *lusis*.

Du fait de ses origines qui remontent bien loin dans la tradition grecque et du caractère stéréotypé de sa forme, on peut se demander s'il est possible de dégager du commentaire grammatical une figure autoriale, une forme de subjectivité dans un type d'écrit aussi figé. Les commentaires du *grammaticus* Servius aux œuvres de Virgile nous paraissent constituer une base intéressante pour mener à bien

1 Denis van Berchem, « Poètes et grammairiens. Recherche sur la tradition scolaire d'explication des auteurs », *Museum Helveticum*, vol. IX (1952), p. 80.

2 Sur les parallèles que l'on peut établir entre les scholies grecques et latines — et en particulier serviennes —, voir notre article « La place de Servius dans la tradition exégétique : de l'héritage des scholies grecques à l'expression d'une voix personnelle », dans les actes du colloque « L'ancien chez les Anciens. Formes et fonctions antiques de la tradition », 16-17 novembre 2011, ENS-Lyon. À paraître.

3 Aristote, *Poétique*, XXV.

notre réflexion sur ce sujet. Il s'agit en effet d'un travail ample et complet — plus de mille pages dans l'édition Thilo⁴ —, qui se présente cependant sous une forme complexe, dans la mesure où il existe, parallèlement aux commentaires originaux datant du début du V^e siècle, une version étendue, publiée en 1600 par Pierre Daniel, à laquelle on a donné le nom de *Servius Auctus* ou *Servius Danielis*. On pense qu'elle serait l'œuvre d'un compilateur du VII^e siècle, qui aurait complété les commentaires serviens à l'aide de matériaux exogènes, extraits de commentaires plus anciens, mais aussi de textes variés comme ceux d'Aulu-Gelle ou de Festus, dans lesquels il aurait inséré des remarques personnelles. À cela sont venus s'agglomérer des ajouts interlinéaires et marginaux jusqu'à l'époque de l'imprimerie, d'où un effet de bigarrure pour un commentaire qui contient des éléments datant de l'époque d'Auguste à la période médiévale. Pour Luca Cadili, les commentaires de Servius ne constituaient pas un modèle à imiter, mais plutôt, si l'on nous permet de reprendre son expression, un « open text⁵ », que l'on pouvait enrichir ou réarranger à son gré, le *Servius Auctus* en fournissant une démonstration éclatante. Toujours d'après ce chercheur, les écrits du *grammaticus* connurent un tel succès qu'ils virent une perte progressive de leur identité autoriale. Nous nous proposons donc, dans cet article, d'examiner s'il est possible de dégager de ce commentaire-mosaïque et du cadre étroit de la notice explicative une figure autoriale, d'en apprendre davantage sur Servius et de faire entendre un discours du scholiaste sur sa propre activité.

Si l'on en croit l'érudit Émile Thomas, qui consacra à Servius une passionnante étude en 1879⁶, certains de ses prédécesseurs comme de ses contemporains estimaient que, dans la mesure où les commentaires ne consistaient qu'en un assemblage d'extraits, il était impossible de retrouver la trace du *grammaticus* sauf dans « ce qui est mauvais ». Force est de constater que cette idée referra surface quelques décennies plus tard, dans la mouvance d'une position très défavorable à l'égard de Servius, initiée par Edward K. Rand⁷. En 1916, celui-ci suggère en effet qu'Aelius Donat, célèbre grammairien du IV^e siècle et maître de Jérôme, serait la source de la version courte du scholiaste, mais également des scholies additionnelles de l'édition de Pierre Daniel, en sorte que l'on aurait « retrouvé » le commentaire de Donat aux œuvres de Virgile dans celui de Servius. À partir de là, la recherche servienne s'engouffre dans cette voie : relève-t-on une incohérence, un renvoi à une note qui

4 *Servii Grammatici qui feruntur in Vergilii Carmina Commentarii*, vol. I, *ad Aen.* I-V ; vol. II, *ad Aen.* VI-XII et vol. III, 1, *ad Buc. et Georg.*, édités par Georg Thilo, Teubner, Leipzig, respectivement en 1881, 1884 et 1887. Réimpression : Georg Olms, Hildesheim, 1961 et 1986. Cette édition ancienne est la seule complète à ce jour. Nous nous servirons donc de celle-ci dans le présent article.

5 Luca Cadili, « *Scholia* and Authorial Identity : the *Scholia Bernensia* on Vergil's *Georgics* as *Servius Auctus* », dans Sergio Casali et Fabio Stok (dir), *Servio : Stratificazioni esegetiche e modelli culturali / Servius : Exegetical Stratifications and Cultural Models*, 2008, p. 194-206.

6 Émile Thomas, *Scoliaes de Virgile [...]*, 1879. Voir p. 196.

7 Edward K. Rand, « Is Donatus's Commentary on Virgil lost ? », *Classical Quarterly*, vol. X (1916), p. 158-164.

n'existe pas ? elle est l'œuvre de Servius⁸. Découvre-t-on de précieuses citations d'un auteur aussi ancien que Naevius ? elles ne peuvent tirer leur origine que du commentaire perdu et à présent redécouvert de Donat⁹. Servius est-il soupçonné d'abrégé, de résumer les remarques de son prédécesseur ? cela ne peut qu'engendrer perte de précision, maladresses, étourderies, erreurs de compréhension de la part du scholiaste¹⁰... On voit par là combien l'originalité et l'identité autoriale même de Servius ont pu être réduites à une portion plus que congrue et l'on ne saurait, bien évidemment, nous engager dans cette direction dans le but de dégager la voix personnelle du *grammaticus* au milieu d'un texte si polyphonique.

Ce ne sont pas non plus les commentaires qui vont nous permettre de dégager quelques informations biographiques, car il n'est guère de place pour celles-ci dans un type d'écrit aussi codifié. *Les Saturnales* de Macrobie constituent presque notre seule source de renseignements à cet égard, puisqu'elles mettent en scène un jeune homme du nom de Servius, timide et modeste, grand spécialiste de Virgile qu'il enseigne à Rome. En vérité, nous ne connaissons pas son nom entier, sa date de naissance est encore discutée, de même que celle d'écriture des commentaires¹¹. Ceux-ci donnent cependant à penser que le latin est la langue maternelle du *grammaticus*¹² et qu'il est païen¹³. Bien maigres éléments pour reconstituer la figure du scholiaste.

On pourrait penser qu'une étude stylistique et lexicale permettrait de mettre en évidence les caractéristiques d'écriture de Servius, même si, comme nous l'avons dit en introduction, le commentaire grammatical latin descend en ligne directe de l'exégèse grecque et que l'on peut donc s'attendre à retrouver nombre d'expressions

-
- 8 Wallace Martin Lindsay, « *Expleo "Minuo"* », *Classical Quarterly*, vol. XXIV, n° 1 (1930), p. 52. Servius aurait recopié « négligemment » une note de Donat.
 - 9 Henry T. Rowell, « Aelius Donatus and the D scholia on the *Bellum Punicum* of Naevius », *Yale Classical Studies*, vol. XV (1957), p. 111-119 et « The Scholium on Naevius in *Parisinus Latinus* 7930 », *American Journal of Philology*, vol. LXXVIII, n° 1 (1957), p. 1-22.
 - 10 Heinrich Naumann, « Die Arbeitsweise des Servius », *Rheinisches Museum für Philologie*, vol. CXVIII (1975), p. 166-179. L'auteur de cet article n'a pas de mots assez durs pour exprimer son mépris pour le travail de Servius, qualifié de « terne » (p. 171) ou de « sans valeur » (p. 178).
 - 11 Voir par exemple Alan Cameron, « The Date and Identity of Macrobius », *Journal of Roman Studies*, vol. LVI (1966), p. 25-38 ; « Per la cronologia di Servio », *Atti della Accademia delle Scienze di Torino*, vol. CIV (1970), p. 181-211 (repris dans *Analecta Graecolatina*, Bologne, Pàtron editore, 1990, p. 193-264) ; Philippe Bruggisser, « Précautions de Macrobie et datation de Servius », *Museum Helveticum*, vol. XLI (1984), p. 162-173, ainsi que notre thèse de doctorat, « Traduction annotée des commentaires de Servius aux *Géorgiques* de Virgile », sous la direction de Jacqueline Fabre-Seris, soutenue en décembre 2007 à l'Université Charles-de-Gaule Lille 3, vol. I, p. 7-16. À paraître dans une version remaniée dans la Collection des Universités de France, Les Belles Lettres (texte établi par Giuseppe Ramires).
 - 12 Alison Sharrock, « *Aemulatio* : the Critic as Intertext », dans Sergio Casali et Fabio Stok (dir.), *Servio : Stratificazioni esegetiche e modelli culturali / Servius : Exegetical Stratifications and Cultural Models*, op. cit., p. 7-23.
 - 13 Émile Thomas, *Scoliaes de Virgile [...]*, op. cit., p. 142.

formulaires. Pour montrer à quel point l'un est soumis à l'autre, Martin Mühmelt¹⁴, dans son ouvrage intitulé *Griechische Grammatik in der Vergilerklärung*, s'est d'ailleurs employé à mettre à jour, de façon systématique, les liens unissant les exégèses grecque et romaine. La lecture de ce travail s'avère tout à fait éloquent : on constate de fait des remarques similaires entre les commentaires serviens surtout et les recueils de scholies grecques relevant de l'exégèse homérique sur la géographie, la cosmologie, le nom des dieux, les mythes ; pour l'astronomie, ce sont les scholies au poème d'Aratos qui s'imposent, mais les reprises concernent aussi des explications de mots, des observations grammaticales ou stylistiques. Certains chercheurs, comme Aristoula Georgiadou¹⁵ et Monica Negri¹⁶, se sont également intéressés aux commentaires d'Eustathe, datant certes du XII^e siècle de notre ère, mais les seuls à nous être parvenus de façon complète, pour les confronter à ceux de Servius. Leurs travaux, qui poursuivent la réflexion menée par Eduard Fraenkel soixante ans plus tôt¹⁷, ainsi que celle de Harry Levy¹⁸, se révèlent particulièrement parlants, grâce à des mises en parallèle prouvant que l'un et l'autre ont puisé à des sources communes, qui relèvent encore une fois de la tradition exégétique hellénistique. Les rapprochements que l'on peut établir avec celle-ci dépassent les seules scholies homériques, comme le notaient Mühmelt et Berchem. Il s'avère en effet possible d'en discerner maints exemples dans les scholies anciennes à Aristophane¹⁹ : on retrouve des considérations sur τὸ ἐξήγησις (*ad Plout.* I, 49-50), pendant de l'*ordo* latin, avec la même sécheresse dans l'annonce de cette étude de la construction de la phrase ; les scholiastes présentent fréquemment deux ou plusieurs possibilités d'interprétation introduites par des « ou bien » (ἢτου; ἢ *aut... aut*) sans que l'auteur fasse part de sa préférence pour l'une d'entre elles (par exemple *ad Plout.* I, 230) ; à θελεῖ εἰπεῖν répond exactement *hoc vult dicere* « il veut dire ceci », que l'on trouve par exemple *ad Georg.* I, 370.

Nous pouvons être amenés à craindre, par ces exemples, qu'un examen comparatif entre différents commentaires latins ne se révèle un peu vain du fait de

14 Martin Mühmelt, *Griechische Grammatik in der Vergilerklärung*, Munich, Verlag C. H. Beck, 1965.

15 Aristoula Georgiadou, « Eustathius and the Graeco-Roman Exegesis of Homer », *Mnemosyne*, vol. LI, n° 3 (1998), p. 337-340.

16 Monica Negri, « Il commentario di Servio all'*Eneide* e l'esegesi greca di Omero. Osservazioni sul commento *ad Aen.* VI 288 ed Eustazio *ad Il.* VI 181 », *Eikasmos*, vol. XII (2001), p. 323-336.

17 Eduard Fraenkel, « Review of the First Volume of the Harvard Servius », *Journal of Roman Studies*, vol. XXXVIII (1948), p. 131-143 et vol. XXXIX (1949), p. 145-154.

18 Harry Levy, « *To hexè*s in Homeric scholia and Servius's *ordo* », *Transactions and Proceedings of the American Philological Association*, vol. C (1969), p. 237-254.

19 On se reportera au volume *Scholies anciennes aux Grenouilles et au Ploutos d'Aristophane*, présentées, traduites et commentées par Marcel Chantry, Paris, Les Belles Lettres (Fragments), 2009.

leur dépendance à l'égard de l'exégèse grecque. Albert Travis²⁰ a cependant étudié dans un article tout à fait intéressant la stylistique et les expressions récurrentes dans le *Servius Danielis*, non pas tant pour rechercher une originalité autoriale dans ces scholies additionnelles que pour retrouver — encore une fois — la trace de Donat, grâce à une étude comparée avec les commentaires que nous avons conservés du maître de Jérôme, ceux aux œuvres de Térence²¹. Alors que des ressemblances frappaient de prime abord le lecteur²², l'étude approfondie de Travis révèle que celles-ci ne sont que superficielles, révélatrices uniquement de l'utilisation d'expressions formulaires au sein des commentaires de l'époque. Si l'on procède à un rapide examen comparatif entre les écrits de Donat et le texte original de Servius, on parviendra à des résultats assez semblables ; on notera cependant un recours plus fréquent aux adjectifs verbaux d'obligation chez Servius, de même que l'utilisation récurrente d'expressions telles que *sane* « bien entendu » ou *certe* « assurément », ainsi que *bene*, que l'on pourrait traduire dans ce contexte par « à juste titre » et *male* « à tort ».

Afin d'évaluer la présence autoriale et la subjectivité dans les écrits techniques et scientifiques, Harry M. Hine²³ a livré tout récemment une grille de lecture établie à partir des travaux de Heinrich von Staden²⁴ consacrés à Celse. Partant du constat que, si les écrits scientifiques évitent l'emploi du « je » à notre époque, il n'en allait pas de même dans l'Antiquité, Hine propose donc d'étudier les pronoms de la 1^{re} et de la 2^e personne présents dans ce genre d'écrits. Appliquons cette méthode au texte de Servius, aux scholies additionnelles et aux commentaires de Donat aux œuvres de Térence, pour en apprécier la pertinence. Une première lecture permet de rapprocher les deux versions serviennes, dans la mesure où l'on ne trouve aucune utilisation du « je » dans l'original et seulement trois occurrences dans le *Servius Danielis*, toutes situées dans le commentaire aux *Géorgiques*. Donat, au contraire, recourt, sinon fréquemment, du moins avec régularité à cette personne :

20 Albert H. Travis, « Donatus and the Scholia Danielis : A Stylistic Comparison », *Harvard Studies in Classical Philology*, vol. LIII (1942), p. 157-169 et « Addendum to "Donatus and the Scholia Danielis" », *Classical Philology*, vol. XLV, n° 1 (1950), p. 38-39. Travis est un proche de l'école d'Harvard, réunie autour d'Edward K. Rand, ce qui explique sa volonté première de retrouver Donat dans le *Servius Danielis*.

21 Pour une édition électronique des commentaires de Donat aux comédies de Térence, on se reportera à l'excellent projet Hyperdonat, mené par une équipe de recherche de 3-ENS de Lyon, réunie autour de Bruno Bureau et Christian Nicolas : <http://hyperdonat.ens-lyon.fr/>.

22 C'est ce qu'a montré, dès les années 1920, George B. Waldrop dans « Donatus, the Interpreter of Vergil and Terence », *Harvard Studies in Classical Philology*, vol. XXXVIII (1927), p. 75-142.

23 Harry M. Hine, « Subjectivity and Objectivity in Latin Scientific and Technical Literature », dans Liba Taub et Aude Doody (dir.), *Authorial Voices in Greco-Roman Technical Writing*, Trier, WVT Wissenschaftlicher Verlag, 2009, p. 13-30.

24 Heinrich von Staden, « Author and Authority. Celsus and the Construction of a Scientific Self », dans Manuel E. Vásquez Buján (dir.), *Tradición e innovación de la medicina latina de la antigüedad y de la alta edad media*, Actas del IV Coloquio Internacional sobre les « Textos Médicos Latinos Antiguos », Saint-Jacques-de-Compostelle, Universidade de Santiago de Compostela, 1994, p. 103-117.

des expressions telles que *haud scio* « je ne sais pas » (*ad Phorm.* 39) ou *ego puto* « moi, je suis d'avis que » (*ad Eun.* 786) jalonnent ses écrits. À l'inverse, Servius recourt souvent à la 1^{re} personne du pluriel et s'oppose en cela à la version étendue ainsi qu'à son prédécesseur. Ce « nous » peut recouvrir plusieurs sens : il équivaut à la voix de l'auteur lorsqu'il écrit *ut diximus* « comme nous l'avons dit », mais aussi, de façon bien plus rare, quand il veut affirmer avec force son avis, comme *ad Georg.* I, 229²⁵ ; il désigne l'époque contemporaine par rapport au temps de Virgile lorsque le scholiaste souhaite souligner l'évolution de la langue ; enfin, et le plus souvent, il invite le lecteur à suivre la réflexion de Servius, à cheminer avec lui en l'intégrant à sa démarche exégétique par de nombreux *intellegimus* « nous comprenons », *legimus* « nous lisons », respectivement au nombre de huit et treize dans le seul Livre I des commentaires à l'*Énéide*. Nous trouvons également, à la même personne, des formes injonctives (*accipiamus* « interprétons » ; *intellegamus* « comprenons »), tout comme dans les scholies additionnelles de Daniel, quand Donat leur préfère l'emploi de la 2^e personne du singulier à l'impératif, *nota* « remarque » émaillant ainsi l'ensemble des commentaires aux comédies de Térence.

Ces relevés laissent apparaître la discrétion et la sobriété de Servius face à un Donat qui n'hésite pas à user du « je », à interpeller son lecteur, à recourir à la forme exclamative (comme dans la scholie *ad Phorm.* 262). Il ne faudrait cependant pas croire que Servius s'efface derrière l'emploi de formes impersonnelles, comme c'est souvent le cas dans la version étendue des commentaires virgiliens. Nous avons vu la richesse sémantique de ce « nous » récurrent, qui accompagne souvent en quelque sorte la réflexion du lecteur, l'inscrit dans le cheminement intellectuel du maître, mais avec une autorité certaine. À l'emploi du subjonctif présent à valeur impérative — Rodie Risselada parle d'« impératifs métadirectifs²⁶ » pour désigner ces formes modales qui servent à attirer l'attention du lecteur — s'ajoute un ton péremptoire et professoral, ce qui va dans le sens des nombreux adjectifs verbaux d'obligation que nous avons remarqués plus haut, notamment le ferme *sciendum est* « il faut savoir », renforcés par les expressions *sane* et *certe*, lesquelles saturent le texte. Se dessine ainsi en filigrane l'image du professeur au ton posé, plein d'assurance et d'autorité, bien loin finalement du timide jeune homme qui apparaît dans *Les Saturnales* de Macrobe ou du dynamique et enthousiaste Donat.

L'étude de la stylistique et des pronoms personnels nous a donc permis de dégager quelques traits de la figure autoriale dans les commentaires serviens : même s'il recourt à des expressions récurrentes en matière d'exégèse, les choix que le scholiaste est amené à faire, la préférence qu'il affiche pour telle ou telle formule s'avèrent malgré tout révélateurs. Émile Thomas, qui avait souligné, au contraire,

25 Servius, *ad Georg.* I, 229 : *multi volunt ita [...] Vergilium [...] Tamen nos, quantum ad necessitatem loci pertinet, haec dixisse sufficiat* « Beaucoup soutiennent aussi que Virgile [...]. Pour notre part, cependant, nous soutenons que, dans la mesure où cela concerne les besoins du passage, il suffit d'avoir tenu ces propos ».

26 Rodie Risselada, *Imperatives and Other Directive Expressions in Latin : A Study in the Pragmatics of a Dead Language*, 1993, p. 259 *et sqq.*, ainsi qu'Olga Spevak, *Constituent Order in Classical Latin Prose*, Amsterdam, John Benjamins Publishing Company, 2010, en particulier p. 210 *et sqq.*

que l'on ne pouvait guère étudier les caractéristiques d'écriture de Servius dans la mesure où son travail était le fruit d'une compilation de commentaires anciens, estimait cependant que la marque singulière du *grammaticus* résidait peut-être dans son ton polémique et ses attaques contre d'autres commentateurs²⁷. Le *Servius Danielis* tout comme Donat se réfère souvent à des interprétations différentes, la plupart du temps introduites par *alii dicunt* « d'autres disent que » ou *sunt qui accipiunt* « il en est qui interprètent ». Servius livre aussi très fréquemment plusieurs explications pour l'étude d'un même passage, mais nomme quant à lui leurs auteurs avec une plus grande régularité : si l'on s'appuie sur l'index établi par Mountford et Schultz²⁸, on compte, par exemple, seize fois le nom d'Asper dans la version courte du commentaire virgilien, seulement trois fois dans les scholies additionnelles de l'édition de Pierre Daniel. Probus est plus souvent évoqué dans les trois écrits, mais Servius va jusqu'à rapprocher celui-ci d'Asper et de Donat au sein d'une même scholie : *ad Aen.* VII, 753, il rapporte en effet l'interprétation du passage par ces commentateurs, mais n'hésite pas à ajouter sa propre lecture (*Probus, Asper, Donatus dicunt, hoc loco "per" bis accipiendum [...] Potest tamen esse epexegeſis [...] : « Probus, Asper et Donat affirment qu'à cet endroit, il faut entendre deux fois "per" [...] Il peut cependant s'agir d'une épexégèse [...] »*). Le ton n'est pas ici polémique, ainsi qu'en atteste la modalisation *potest* « il peut ». Le scholiaste peut également présenter une explication de Cornutus ou d'Asper, une autre de Donat puis trancher en faveur de l'un des deux premiers, comme c'est respectivement le cas *ad Aen.* IX, 672 et *ad Georg.* II, 324.

Cette habitude de donner le nom de commentateurs se retrouve certes dans les scholies additionnelles de Daniel, mais à un degré bien moindre, et encore plus rarement chez Donat. Outre une plus grande variété dans le nom de ses sources, la particularité de Servius réside sans doute, comme le notait Émile Thomas, dans sa tendance à rejeter fermement les propositions de certains de ses prédécesseurs, qu'il les nomme ou non, par une formule au ton péremptoire : *male quidam legunt* (ou *accipiunt*) « c'est à tort que certains lisent » (ou « comprennent ») ; *unde Donatus male ait* « de là, Donat a tort lorsqu'il dit » ; *quod non procedit* « explication qui n'est pas recevable » ; *quod falsum est* « ce qui est faux ». *Ad Buc.* II, 24, Servius dénonce un *Virgiliomastix* « détracteur de Virgile » qui se trompe dans sa lecture, il refuse ailleurs certaines explications de Probus, Urbanus ou Terentianus, mais c'est Donat qu'il réfute le plus souvent dans ses commentaires. Il faut dire que c'est aussi lui qu'il cite plus que tout autre, puisque celui-ci se voit convoqué presque une cinquantaine de fois dans l'ensemble des commentaires originaux — alors qu'il n'apparaît jamais dans le *Servius Danielis*. D'après Edward K. Rand, Servius ne citerait Donat que pour le dénigrer²⁹ et ne ferait preuve d'une réflexion personnelle que sur des points de détail du commentaire qu'il aurait par ailleurs pillé. Or un rapide calcul permet

27 Émile Thomas, *Scoliaſtes de Virgile [...], op. cit.*, p. 144-145.

28 J. F. Mountford et J. T. Schultz, *Index Rerum et Nominum in Scholiis Servii et Aelii Donati Tractatorum*, Ithaca, Cornell University Press (Cornell Studies in Classical Philology), 1930.

29 Edward K. Rand, « Is Donatus's Commentary on Virgil lost ? », *art. cit.*, p. 160 : « Il est vrai qu'il [Servius] ne le [Donat] cite que pour le réfuter [...]. Tirez vos informations du Livre et détruisez les jugements de peu d'importance de son auteur quand vous le pouvez ».

de constater qu'environ 60 % des références au maître de Jérôme sont en effet négatives ou écartées en faveur d'un autre commentateur, qu'il s'agisse de Probus, Asper ou Cornutus, comme nous l'avons vu. Même si ce pourcentage est important, nous ne sommes pas dans un rejet systématique et arbitraire des propositions de Donat, d'autant que Servius justifie les raisons qui le poussent à les écarter, malgré un ton sans appel. Le commentateur des comédies de Térence s'inscrit parfois en faux contre certaines interprétations, mais sans commune mesure avec Servius, qui récuse plus d'une soixante de fois ses prédécesseurs³⁰.

On est en droit de s'interroger sur les raisons d'une telle inflation, d'autant qu'à l'inverse, on peut dénombrer dans les commentaires une récurrence encore plus importante des adverbes *recte* « à bon droit » ou *bene* « bien », toujours en lien avec Virgile, face aux *falsum* ou *male* que nous avons relevés, le plus souvent attachés à d'autres commentateurs ou contempteurs du poète : à titre d'exemple, on relève *bene* soixante-quatorze fois dans le Livre I des commentaires à l'*Énéide*. Il faut reconnaître que la version étendue recourt également en abondance à cet adverbe, mais c'est la conjonction des différents éléments que nous avons mis au jour pour l'heure qui va nous intéresser : un *grammaticus* païen, dont la langue maternelle est le latin, use d'un ton professoral et assuré pour réfuter certains commentateurs, avant tout lorsqu'ils contestent un choix de Virgile ou soulignent un manquement, et pour louer presque toujours le poète étudié : on trouve ainsi quelques critiques dans les commentaires serviens à l'*Énéide*, une ou deux dans ceux aux *Bucoliques*, aucune dans les livres consacrés aux *Géorgiques*. En revanche, que de fois le scholiaste s'attache à louer et à défendre Virgile !

Pour s'en assurer, parcourons les seuls commentaires aux *Bucoliques* et aux *Géorgiques* afin de « limiter » notre investigation aux trois cent soixante pages correspondantes dans l'édition Thilo. La récurrence d'adverbes mélioratifs ne manque pas de frapper dès l'abord : à *bene* et *recte*, que nous avons déjà mentionnés, il convient d'ajouter *mire* « de façon admirable » ou « étonnante » selon le contexte (adverbe auquel il faut adjoindre ses dérivés nominaux et adjectivaux), ainsi que *perite* « en homme de savoir ». Servius souligne aussi à plusieurs reprises que ce qu'écrivit Virgile « ne manque pas de justesse » (*ratione non caret* : *ad Buc.* II, 58 ou *ad Georg. prol.*) et que le poète utilise « des mots expressifs et extrêmement choisis » (*signatis [...] verbis nimisque libratis* : *ad Georg.* II, 493). Il remarque également la supériorité de Virgile par rapport à Théocrite (*ad Buc.* II, 23) et sa capacité à aborder des points complexes : « il se propose d'examiner une question très pointue, touchant au cœur de la philosophie, qu'il résout cependant avec une totale facilité » (*proponit sibi quaestionem acerrimam et de intima philosophia, quam tamen tota facilitate dissolvit* : *ad Georg.* I, 415).

Parallèlement à ces louanges, on repère aisément les efforts déployés par le scholiaste pour balayer les critiques désobligeantes et justifier toujours — ou presque — et en tous points le poète de Mantoue. Contre le non-respect des

30 Il est intéressant de constater que Servius établit de plus entre eux une distinction, puisqu'il parle *ad Aen.* IX, 742 des *idonei commentatores* « bons commentateurs », que l'on pourrait aussi traduire par « commentateurs de référence », de même qu'il évoque ailleurs les *idonei auctores*, qui font autorité pour les règles de grammaire.

règles d'usage, il invoque — à de très nombreuses reprises — la licence poétique, même s'il essaie souvent de la remplacer par une explication logique et donc plus louable. Ainsi, *ad Georg.* I, 243, il s'oppose aux commentateurs qui ne voient que licence poétique dans le passage alors que, pour lui, Virgile y a introduit des points de philosophie ; de même, *ad Georg.* IV, 487, il conviendrait de comprendre, en lieu et place de cette justification un peu trop facile, une référence aux rites sacrés égyptiens. En cas de difficulté, Servius n'hésite pas à convoquer de grands auteurs ou des textes de référence qui valent argument d'autorité : Porphyre et Homère, mais aussi les livres pontificaux (*ad Buc.* V, 66 et *ad Georg.* I, 344). Lorsque les critiques à l'encontre de Virgile semblent s'être fait plus acerbes, le *grammaticus* n'hésite pas à multiplier les justifications, à allonger considérablement la longueur de la scholie pour défendre au mieux le poète : son commentaire *ad Georg.* I, 229 est à cet égard fort révélateur. Nous trouvons là tout d'abord l'un des rares moments, que nous avons signalés plus haut, où le scholiaste met en avant explicitement sa subjectivité (*tamen nos*) afin de répondre à ceux qui jugent les connaissances de Virgile en matière d'astronomie trop limitées. Il avance que, pour les besoins du passage, les points abordés par le poète suffisent, que ce domaine est en vérité si complexe que Métrodore lui-même a rencontré des difficultés pour en rendre compte dans cinq livres et qu'enfin c'est la brièveté de son œuvre qui a contraint le poète à passer rapidement sur le sujet. Le vocabulaire utilisé par Servius ainsi que le recours à la voix passive éclairent également son dessein dans cette scholie : Virgile en a été « réduit à retrancher certains éléments » (*compulsum, ut quaedam exciperet*), il « a été réfréné » (*constrictus*) par la brièveté de son écrit. Ailleurs, le *grammaticus* rejette une interprétation allégorique qui fait du poète un homme adultère (*ad Buc.* III, 20) ou prend le temps d'expliquer que ce qui paraît contradictoire de prime abord est en fait tout à fait justifié, quitte à rejeter l'interprétation qui se présente immédiatement à l'esprit pour une plus retorse, mais qui permet de légitimer les choix de Virgile (*ad Georg.* I, 286 ; *ad Georg.* II, 499).

À quelques reprises toutefois, Servius rend compte de critiques de commentateurs sans chercher à les contrecarrer (*ad Buc.* II, 65), reconnaît qu'un passage est « à peine compréhensible » (*vix intellegibilem* : *ad Georg.* II, 126), même si l'on note la modalisation, ou encore que Virgile utilise un mot à tort : il lui arrive cependant d'atténuer cette affirmation en invoquant des raisons métriques (*ad Buc.* V, 36). On est parfois en droit de s'interroger sur la traduction à donner au mot *abusive*. Ainsi, *ad Buc.* VII, 7, le *grammaticus* écrit-il, à propos de l'expression virgilienne *vir gregis* : *abusive, nam tantum hominum est*. On pourrait traduire : « à tort car le mot ne s'applique qu'aux hommes », mais, une scholie du commentaire aux *Géorgiques*, *ad Georg.* I, 120, montre clairement que *abusive* peut être compris au sens de « métaphoriquement », puisque Servius explique dans cette scholie la métaphore utilisée à cet endroit. Si l'on traduit en ce sens le mot dans l'exemple que nous avons donné, cela réduit encore le nombre de critiques du *grammaticus* à l'égard du poète.

Même si l'on trouve dans la version étendue des commentaires certains passages visant à justifier Virgile, ils s'avèrent infiniment moins fréquents que dans ceux que nous venons d'étudier. Il en va ainsi chez Donat, qui n'hésite pas à souligner

au contraire ce qu'il considère comme des erreurs chez le poète qu'il explique : « manifestement, Térence se trompe ici [...]. Il aurait donc dû dire [...] » (*manifeste hic errat Terentius* [...]. *Debuit ergo dicere* [...]: *ad Phorm.* 25). On ne peut imaginer une telle remarque de la part de Servius, en sorte que l'on doit s'interroger sur les raisons qui le poussent à défendre à ce point Virgile. En vérité, cette ligne de conduite s'inscrit là encore dans la tradition exégétique grecque : répondre aux critiques émises contre les poètes a toujours été une préoccupation majeure des commentateurs homériques. Ils devaient en effet tenter de contrecarrer les accusations d'impiété formulées contre celui qu'ils considéraient comme la source de tous les savoirs. Or il faut rappeler que Servius vit des temps de bouleversements profonds, tant d'un point de vue politique que culturel, d'autant que ses commentaires ont été très vraisemblablement écrits après 410, c'est-à-dire après le sac de Rome par Alaric. Le but que s'est assigné le scholiaste est donc de préserver, voire de cristalliser le savoir ancien, menacé par les invasions barbares et la suprématie du christianisme, et d'en souligner la cohérence à tous égards. Celui qui incarne ce savoir et cette époque sur le point d'être révolue est sans conteste Virgile, que Servius s'attache donc à défendre contre ses détracteurs anciens ou contemporains.

De là, il nous semble que l'on peut mieux comprendre les choix effectués par le *grammaticus* dans ses commentaires, qui fait entendre en cela une voix singulière tout en s'inscrivant dans la tradition exégétique. Il en va ainsi de l'étymologie : le scholiaste s'inscrit une nouvelle fois dans un mouvement qui remonte aux philosophes grecs et, en particulier, à Platon et aux Stoïciens. Si les remarques étymologiques présentes dans les commentaires ne constituent donc pas une spécificité servienne, comme le prouve le *Servius Danielis*, leur fréquence est toutefois particulièrement élevée. Macrobe faisait d'ailleurs de son Servius fictif un grand spécialiste de l'étymologie³¹. Si nous considérons l'origine du terme rappelée par Cicéron³², ἔτυμον λέγειν « dire la vérité », nous comprenons que cette hypothèse s'inscrit fort bien dans la volonté de Servius de souligner la cohérence de l'emploi par le poète de mots qui paraissent vieilliss, voire archaïques à son époque, mais il voit peut-être également dans ses remarques une façon de légitimer certains termes auxquels recourt Virgile : beaucoup de ces étymologies renvoient à Varron, lequel était considéré comme le grammairien du monde latin par excellence, apportant de ce fait une plus grande caution linguistique à l'auteur de l'*Énéide*. L'intérêt manifeste que Servius porte à l'étymologie dépasse donc amplement la simple explication lexicale ou l'étalage d'érudition pour s'inscrire dans un projet plus ample : comprendre plus pleinement le monde et conférer davantage de cohérence au poète qu'il s'attache à défendre. Il fait d'ailleurs preuve sur ce point de plus de rigueur que Donat puisqu'il refuse d'admettre une étymologie latine pour expliquer un mot grec, contrairement à son prédécesseur (*ad Aen.* XI, 31, par exemple, il déclare que Donat propose « sottement » [*stulte*] une étymologie de cette sorte).

C'est dans le même état d'esprit que le *grammaticus* rapporte et interprète les mythes abordés dans les poèmes virgiliens. Son premier but est de les rendre

31 C'est particulièrement le cas au Livre VI des *Saturnales*.

32 Cicéron, *Topiques*, 35.

intelligibles, car, comme le note John P. Taylor, le scholiaste s'attache à sauver de l'oubli le paganisme ancien, ses divinités et leur culte³³. Ainsi, même s'il n'hésite pas à proposer plusieurs lectures du mythe, il tente parallèlement d'en atténuer le caractère fluctuant afin de lui conférer une plus grande cohérence, comme on peut le voir avec la figure de Protée³⁴ dans l'ensemble des commentaires : ce personnage apparaît chez Homère et Virgile comme une divinité marine, mais chez Hérodote, Euripide ou Diodore de Sicile comme un humain, roi d'Égypte vivant à l'époque de la guerre de Troie. Or, tandis que la version longue du commentaire servien passe indifféremment d'une tradition à l'autre, Servius identifie partout Protée à un dieu, en une recherche d'homogénéité et de lissage de la figure mythologique. Il souhaite également rendre les mythes acceptables, suivant encore une fois en cela la tradition grecque : Jean Pépin situe à la fin du VI^e siècle av. J.-C. une « vigoureuse opposition à la théologie homérique, accusée de donner des dieux une représentation immorale³⁵ » ; au même moment, apparaissaient les premiers essais d'interprétations allégoriques d'Homère, avec Théagène de Rhégium. Pour offrir une légitimité aux mythes, Servius va donc recourir à différentes stratégies et s'appuyer avant tout sur trois systèmes d'interprétation, que l'on retrouve tout au long de *La Nature des dieux* de Cicéron et qu'a longuement étudiés, outre Pépin, Jean Seznec dans *La survivance des dieux antiques*³⁶ : la tradition historique, physique ou naturelle et morale³⁷. Les interprétations allégoriques abondent donc dans les commentaires de Servius — contrairement à la version étendue —, afin de « purifier la mythologie pour la sauver³⁸ », pour reprendre une expression de Jean Pépin : les légendes qui semblent immorales de prime abord cachent en vérité, pour qui sait les lire, une grande sagesse.

Dans le commentaire au chant VI de l'*Énéide* par exemple, puisque son sujet se prête tout particulièrement à une interprétation allégorique, Servius referme son étude en rappelant au lecteur qu'il convient de lire les vers précédents comme une suite de fables qui cachent une vérité profonde, concernant particulièrement le destin de l'âme après la mort. Le *grammaticus* ouvre d'ailleurs le commentaire de ce livre en déclarant que, si l'ensemble de l'œuvre virgilienne est rempli de *scientia*, ce chant l'est tout particulièrement et en faisant presque suivre cette affirmation d'une rationalisation du mythe de Dédale et Icare, *ad Aen.* VI, 14, étonnamment

33 John Prentice Taylor, *The Mythology of Vergil's Aeneid According to Servius*, 1917, p. 4.

34 Voir notre article « Lectures de Protée dans les commentaires serviens : entre saturation et vide », dans Anne Rolet (dir.), *Protée en trompe-l'œil : genèse et survivances d'un mythe, d'Homère à Bouchardon*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2009, p. 293-312.

35 Jean Pépin, *Mythe et allégorie. Les origines grecques et les contestations judéo-chrétiennes*, nouvelle édition, revue et augmentée, 1976, p. 93.

36 Jean Seznec, *La survivance des dieux antiques. Essai sur le rôle de la tradition mythologique dans l'humanisme et dans l'art de la Renaissance*, Paris, Flammarion (Champs Flammarion), 1993 [1940].

37 Voir notre article « Servius au service des mythes », dans *Les Mythographes latins de la fin de l'Antiquité à la Renaissance. Actes de la Table du 13 novembre 2009 à Laon*, contributions rassemblées par Olivier Szerwiniack, à paraître.

38 Jean Pépin, *Mythe et allégorie. Les origines grecques et les contestations judéo-chrétiennes*, *op. cit.*, p. 431.

développée par rapport à son habitude exégétique, ce début donnant ainsi le ton de ce que sera la suite. Servius se livre en effet à une interprétation historique du mythe, qu'il justifie en s'appuyant sur les mots mêmes du poète : « en disant "d'après ce que l'on raconte", Virgile montre que l'on doit rechercher le vrai » (*dicendo autem Vergilius « ut fama est » ostendit requirendam esse veritatem*). Le texte poétique lui-même inviterait donc à une lecture secondaire, non littérale du mythe. Le commentateur écrit ainsi que Taurus était en réalité le secrétaire de Minos, aimé de Pasiphaé. Celle-ci s'abandonna à lui dans la maison de Dédale et se trouva enceinte de jumeaux, dont le père de l'un était Minos, l'autre Taurus, d'où le nom de « Minotaure ». Pasiphaé corrompt les gardiens de Dédale pour libérer ce dernier qui, après avoir perdu son fils en mer, se rendit à Cumès en bateau à voiles. Le *grammaticus* explique que *ala* s'applique en effet aussi bien aux oiseaux — et l'on retrouve le vol mythique avec plumes d'oiseau et cire d'abeille — qu'aux bateaux, étayant ses dires au moyen d'une citation du Livre III de l'*Énéide*. D'autre part, Servius juge le thème de la survie de l'âme après la mort si important que, pour justifier les dires de Virgile, il va appuyer son interprétation allégorique sur la pensée de philosophes variés, posés en garant de la sagesse du poète : c'est ainsi qu'apparaissent, au fil des scholies, Héraclite (*ad Aen.* VI, 265), Platon (lequel est mentionné à huit reprises, *ad Aen.* VI, 21, 289, 432, 434, 444, 448, 668 et 703) et Pythagore (*ad Aen.* VI, 136 et 295).

Il est certain que c'est dans ce commentaire au chant VI de l'*Énéide* que paraît le plus explicitement l'attachement au néoplatonisme de la figure autoriale. Aldo Setaioli qualifie la scholie étonnamment longue du vers 724 de véritable « traité sur l'âme³⁹ » dans l'ouvrage qu'il a consacré à Servius sur ce sujet : *La Vicenda dell'anima nel commento di Servio a Virgilio*. Nous renvoyons le lecteur à cette étude qui résume brillamment les positions de Servius dans lesquelles l'influence platonicienne et néoplatonicienne est flagrante, de même que l'anachronisme de certaines idées attribuées à Virgile, notamment celles qui concernent la purification de l'âme, la vie ascétique qu'elle doit avoir pour conséquence ou le séjour des âmes purifiées dans le cercle lunaire, conceptions que l'on trouve chez Plotin et Porphyre. Cette vision néoplatonicienne de l'âme se fait également sentir *ad Aen.* VI, 730, ainsi que dans les commentaires aux *Géorgiques* (*ad Georg.* IV, 219), mais la même école philosophique apparaît aussi, fort discrètement, à propos de l'amour : *ad Buc.* VIII, 41, Servius glose l'expression virgilienne *malus error* « un égarement fatal » par *definitio est amoris* « définition de l'amour » ou *ad Georg.* IV, 344, où figure exactement la même remarque pour commenter *curam inanem* « le vain tourment ». Là encore, l'influence néoplatonicienne transparaît bel et bien, comme on peut le constater en se reportant par exemple aux *Ennéades* (III, 5) de Plotin.

Setaioli note ailleurs⁴⁰ que, au contraire de Macrobie, qui interprète constamment Virgile par rapport à ses propres convictions néoplatoniciennes, Servius n'hésite pas à recourir à d'autres doctrines, surtout stoïcienne et épicurienne. Nous pouvons

39 Aldo Setaioli, *La Vicenda dell'anima nel commento di Servio a Virgilio*, 1995, p. 1.

40 Aldo Setaioli, « Stoic and Epicurean Interpretations in Servius's Commentary on Vergil », dans Sergio Casali et Fabio Stok (dir.), *Servio : Stratificazioni esegetiche e modelli culturali / Servius : Exegetical Stratifications and Cultural Models*, op. cit., p. 159-188.

ajouter l'école pythagoricienne, comme nous l'avons vu plus haut, ce qui permet d'apparenter le scholiaste à l'éclectisme, mêlant en effet « néoplatonisme, épicurisme et pythagorisme aussi bien que stoïcisme⁴¹ ». C'est ce dernier qui semble avoir influencé le plus les commentaires serviens puisque aussi bien le principe de licence poétique que l'importance de l'étymologie auraient pour origine l'exégèse stoïcienne. De plus, la secte épicurienne se voit souvent connotée négativement chez Servius : comme le rappelle Setaioli dans le même article⁴², le scholiaste considère que les Épicuriens parlent « sottement » (*stulte*) d'astronomie *ad Aen.* IV, 584, qu'ils ne s'attachent qu'à la surface des choses *ad Aen.* VI, 264, qu'ils ne pensent qu'au plaisir *ad Buc.* VI, 13 et 41. Cela ne l'empêche pas de recourir à cette doctrine si le besoin s'en fait sentir pour justifier un passage de Virgile, comme *ad Georg.* III, 456.

Ainsi une lecture attentive nous a-t-elle permis de dégager la pensée philosophique de Servius, mais aussi les raisons de sa pratique exégétique, indissociable du contexte politique et culturel de l'époque : Servius souhaite préserver l'héritage antique et son meilleur représentant, Virgile, contre la double menace que constituent le christianisme et les invasions barbares. De prime abord, l'on ne voit guère où le *grammaticus*, païen fidèle à la culture classique, pourrait trouver une place, au sein d'un commentaire grammatical, pour l'expression d'une pensée politique. Et pourtant, Philippe Bruggisser⁴³ a clairement montré que, même s'il ne s'agit pas d'attaques frontales portées contre le christianisme, Romulus apparaît toujours dans les commentaires d'une façon telle qu'il s'oppose à l'image de tyran fratricide présentée par les chrétiens. De même, nous avons tenté de mettre en évidence ailleurs que, si l'on regarde attentivement les quelques références faites aux Germains dans les commentaires, trois fois sur cinq, ce peuple se voit associé à la défaite sans qu'il en soit question dans le texte virgilien⁴⁴. Servius veillera également à présenter Rome tout au long de ses écrits comme une cité éternelle, puissante à tout jamais.

Même si une lecture initiale nous avait conduite, dans un premier temps, à ne pas discerner à proprement parler une figure autoriale dans les commentaires

41 Marcia Colish, *The Stoic Tradition from Antiquity to the Early Middle Ages*, tome I : *Stoicism in Classical Latin Literature*, 1990, p. 316.

42 Aldo Setaioli, « Stoic and Epicurean Interpretations in Servius's Commentary on Vergil », dans Sergio Casali et Fabio Stok (dir.), *Servio : Stratificazioni esegetiche e modelli culturali / Servius : Exegetical Stratifications and Cultural Models*, op. cit., p. 164.

43 Philippe Bruggisser, *Romulus Servianus. La légende de Romulus dans les commentaires à Virgile de Servius : mythographie et idéologie à l'époque de la dynastie théodosienne*, Bonn, Habelt (Antiquitas 1, Abhandlungen zur alten Geschichte), 1987.

44 Voir notre article « Le Barbare dans les commentaires de Servius : de la curiosité érudite au déni », dans Marie-Françoise Marein, Patrick Voisin et Julie Gallego (dir.), *Figures de l'étranger autour de la Méditerranée antique, Actes du Colloque international « Antiquité méditerranéenne : à la rencontre de "l'autre". Perceptions et représentations de l'étranger dans les littératures antiques » (Université de Pau & de l'Adour, jeudi 12 mars – samedi 14 mars 2009)*, Paris, L'Harmattan, 2009, p. 501-508.

serviens, un examen systématique et approfondi ainsi que des analyses croisées nous ont finalement permis de dégager les caractéristiques essentielles de Servius. Le recours à une forme aussi stéréotypée, aussi inscrite dans une tradition qui plonge ses racines dans l'exégèse grecque offre cependant au scholiaste la possibilité d'exprimer sa subjectivité : comme l'indique Alison Sharrock, « une part significative du processus créatif d'écriture du commentaire consiste à faire des choix d'inclusion ou d'exclusion et à réutiliser de façon créative les matériaux existants⁴⁵ ». Une comparaison entre les commentaires de Servius, ceux de Donat à Térence et les scholies additionnelles de l'édition de Daniel nous a amenée à mettre en évidence ce qui constitue sans doute la spécificité servienne la plus remarquable : dans une période de grande instabilité culturelle et politique, le scholiaste donne l'impression de défendre, contre vents et marées, l'héritage classique, ses rites, ses croyances, sa langue, ses auteurs et, avant tout, celui qui incarne une époque sur le point d'être révolue, Virgile. Étymologie, arguments d'autorité, interprétation allégorique des mythes, explications parfois retorses sont appelés à servir sa cause, alliés à une érudition vertigineuse et à un ton professoral plein d'assurance. Contrairement à ce que l'on pouvait attendre, s'est finalement dégagée de ces commentaires une figure autoriale forte et attachante, déterminée, dernier bastion d'une résistance, hélas, un peu vaine face à l'Histoire en marche.

45 Alison Sharrock, « *Aemulatio* : the Critic as Intertext », dans Sergio Casali et Fabio Stok (dir.), *Servio : Stratificazioni esegetiche e modelli culturali / Servius : Exegetical Stratifications and Cultural Models*, op. cit., p. 16, note 18.

Références

- Scholies anciennes aux Grenouilles et au Ploutos d'Aristophane*, présentées, traduites et commentées par Marcel Chantray, Paris, Les Belles Lettres (Fragments), 2009.
- BERCHEM, Denis van, « Poètes et grammairiens. Recherche sur la tradition scolaire d'explication des auteurs », *Museum Helveticum*, vol. IX, 1952, p. 79-87.
- CADILI, Luca, « *Scholias* and Authorial Identity : the *Scholias Bernensia* on Vergil's *Georgics* as *Servius Auctus* », dans Sergio Casali et Fabio Stok (dir.), *Servio : Stratificazioni esegetiche e modelli culturali / Servius : Exegetical Stratifications and Cultural Models*, Bruxelles, Éditions Latomus, 2008, p. 194-206.
- COLISH, Marcia, *The Stoic Tradition from Antiquity to the Early Middle Ages I. Stoicism in Classical Latin Literature*, Leiden, E. J. Brill, 1990.
- LINDSAY MARTIN, Wallace, « *Expleo "Minuo"* », *Classical Quarterly*, vol. XXIV, n° 1 (1930), p. 52.
- NAUMANN, Heinrich, « Die Arbeitweise des Servius », *Rheinisches Museum für Philologie*, vol. CXVIII, n° 1-2 (1975), p. 166-179.
- PÉPIN, Jean, *Mythe et allégorie. Les origines grecques et les contestations judéo-chrétiennes*, nouvelle édition, revue et augmentée, Paris, Études augustiniennes, 1976.
- PRENTICE TAYLOR, John, *The Mythology of Vergil's Aeneid According to Servius*, Diss, New York University, 1917.
- RAND, Edward K., « Is Donatus's Commentary on Virgil Lost ? », *Classical Quarterly*, vol. X (1916), p. 158-164.
- RISSELADA, Rodie, *Imperatives and Other Directive Expressions in Latin : A Study in the Pragmatics of a Dead Language*, Amsterdam, J. C. Gieben, 1993.
- SERVIVS, *Servii Grammatici qui feruntur in Vergilii Carmina Commentarii*, texte édité par Georg Thilo, Leipzig, Teubner, 3 vol., 1881-1884-1887.
- SHARROCK, Alison, « *Aemulatio* : the Critic as Intertext », dans Sergio Casali et Fabio Stok (dir.), *Servio : Stratificazioni esegetiche e modelli culturali / Servius : Exegetical Stratifications and Cultural Models*, Bruxelles, Éditions Latomus, 2008, p. 7-23.
- SETAIOLI, Aldo, *La Vicenda dell'anima nel commento di Servio a Virgilio*, Francfort, Peter Lang Verlagsgruppe (Studien zur klassischen Philologie), 1995.
- , « Stoic and Epicurean Interpretations in Servius's Commentary on Vergil », dans Sergio Casali et Fabio Stok (dir.), *Servio : Stratificazioni esegetiche e modelli culturali / Servius : Exegetical Stratifications and Cultural Models*, Bruxelles, Éditions Latomus, 2008, p. 159-188.
- SPEVAK, Olga *Constituent Order in Classical Latin Prose*, Amsterdam, John Benjamins Publishing Company, 2010.
- THOMAS, Émile, *Scoliaſtes de Virgile : Essai sur Servius et son commentaire sur Virgile d'après les manuscrits de Paris et les publications les plus récentes avec la liste et la description des manuscrits de Paris, l'indication des principaux manuscrits étrangers ; la liste et l'appréciation des principales éditions ; et un tableau général des scolies sur Virgile*, Paris, Ernest Thorin Éditeur, 1879.
- TRAVIS, Albert H., « Addendum to "Donatus and the Scholia Danielis" », *Classical Philology*, vol. XLV, n° 1 (1950), p. 38-39.